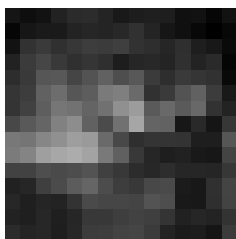


KULTUR-TIPPS

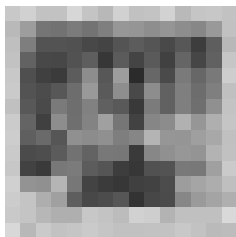
Soldier of Love



(cw) - Einen besseren Titel hätte sie sich ja einfallen lassen können die nigerianisch-britische Soul-Sängerin **Sade**. Stattdessen hat sie ihrem neuen Album, für welches sie sich immerhin zehn Jahre Zeit ließ, den martialisch-schwülstigen Titel „**Soldier of Love**“ gegeben. Andererseits passt er wiederum ganz gut zu ihrer Musik, einer Gradwanderung zwischen Kitsch und Romantik - die sich in der ganzen

Zeit kaum verändert hat. Noch immer spielt Sade mit denselben drei Musikern zusammen, mit denen sie im London der Achtziger begann, ihren soften, von Soul und Jazz inspirierten Pop zu produzieren - Vaseline fürs Trommelfell. 50 Millionen Platten verkaufte sie seit 1984. Sie galt als eine der erfolgreichsten weiblichen Solokünstlerinnen Großbritanniens. „Soldier of Love“ steht also in einer langen Tradition. Leider sind die zehn Songs ihres neuen Albums zwar instrumental vielfältiger - sie wurden aufgemischt mit zeitgenössischen R'n'B und HipHop-Klängen - aber letztlich auch oberflächlicher geworden. Trotzdem passt ihre Musik noch immer zu herab gedimmter Zimmerbeleuchtung und einem Glas Rotwein. Es sind Songs für jene Momente, in denen man den Blick verloren durchs Fenster schweifen lässt, etwa wenn Sade in „The Safest Place“ mal wieder über die Liebe singt: „My heart has been a lonely warrior who's been to war“. Weniger schwermütig und etwas rhythmischer ist dagegen etwa „Bring Me Home“ oder auch „Skin“. Es findet sich nicht wirklich ein großer Ausnahme-Song auf „Soldier Of Love“ - alle ähneln sich in ihrer eindringlich-unaufgeregten Schwermut.

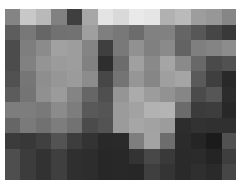
Rue Royale



(cw) - Nein nicht nach der Allee, die in Paris zwischen der Place de la Concorde und der Kirche la Madeleine verläuft benennt sich das junge Musiker-Duo und charmante Pärchen, **Ruth and Brookln Dekker**. Namensgeberin war vielmehr eine Straße in den Vororten von Chicago, ihrer früheren Home-base. Beeinflusst von Fleetwood Mac, Nick Drake oder Zero 7, schrieben die beiden ihre Songs selber und

entwickeln seit 2006 ihren verträumten stillen Akustik-Rue Royale Sound, Folk-Rock vom Feinsten. Hauptinstrument bildet die Akustik-Gitarre von Brookln Dekker, sowie ein Klavier oder mal ein paar Rhythmusinstrumente. Im Duett singen die beiden ihre stillen einfachen Melodien über Liebe und Beziehung: „Oh I will follow you even in the darkness know you're true“, heißt es etwa im gleichnamigen Song. Und die beiden haben Erfolg mit ihrer Musik: Nachdem sie im März 2006 ihre erste EP „The Search For Where To Go“ herausgebracht haben, erschien im Februar 2008 ihre erste full length selbstbetitelt CD „**Rue Royale**“. Eine kleine Entdeckung.

Failblog



(lc) - C'est un de ces sites vraiment incontournables sur le net. Et cela non pas uniquement à cause de la distraction qu'il peut offrir à des employé-e-s de bureau ennuyé-e-s à mort, mais aussi parce que chacun-e de nous a dû un jour ou l'autre voir une photo ou regarder une vidéo postée sur ce site. Sur www.failblog.org, on

trouve de tout: des photos de vacances avec des traductions erronées et drôlatiques, ou de touristes vraiment mal vêtus, des dérapages d'hommes politiques ou de présentateurs de télévision, des extraits de Facebook démontrant que la stupidité humaine est définitivement universelle ou encore des panneaux - de préférence des écritaux d'églises étatsuniennes un peu à côté de la plaque. En fait c'est une immense collection qui démontre - au contraire d'autres sites - que le monde est loin d'être parfait. Pour celles et ceux qui ont besoin de souffler de temps en temps, c'est le click idéal.

KULTUR

MUSIQUE

On my Own

Luc Caregari

2010 est l'année qui marque la première décennie de Own Records, une structure discrète plus connue à l'étranger que sous nos latitudes.

Cette année ronde se prête à merveille pour les jubilés. Ce qui est en somme une bonne nouvelle pour nos confrères journalistes un peu paresseux : un petit tour dans les archives, quelques vieilles photos et hop - la page est remplie. Pourtant, il y a de ces anniversaires incontournables même pour le woxx, et celui d'Own Records en est un.

« Au début, nous ne savions même pas vraiment ce que cela voulait dire, faire un label », confie Valentin Sanchez, membre de l'équipe dès le départ. « Nous étions tous dans différents groupes qui évoluaient au sein de la Kufa et nous voulions créer une structure, une maison pour tous si on veut - une chose commune avec laquelle on pouvait s'identifier ».

Ce qui explique aussi pourquoi les premières sorties du label Own Records ont été des CD de production artisanale avec pochettes photocopiées à l'appui. C'étaient surtout des groupes luxembourgeois qui remplissaient le catalogue des premiers jours du label. « Bien sûr qu'il y avait les groupes des membres comme Tiger Fernandez, mais on a aussi produit d'autres groupes dans notre entourage, comme Chief Mart's par exemple. Mais cela - on doit le reconnaître - on l'a fait piètrement », admet-il. Dans le genre : être un label, ça veut dire

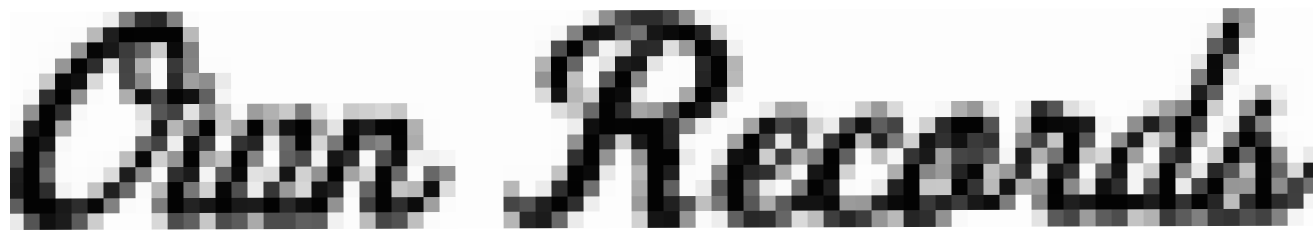
en premier lieu copier des disques et y apposer son logo - rien de plus.

Pourtant, Own Records est aujourd'hui une structure qui compte dans son catalogue des coryphées telles que Gregor Samsa, 31 Knots ou encore les très hypés Uzi and Ari. Comment ont-ils fait pour en arriver-là ?

« Le déclic s'est produit vers 2004 », raconte Valentin, « Cette année-là on a été contactés par Gregor Samsa, un groupe américain, qui nous demandait de produire leur disque et de les aider à organiser une tournée ». C'était le point de départ vers de nouvelles rives pour Own Records, qui jusque là n'avait rien fait de pareil. Ce fût aussi un moment décisif dans l'histoire du collectif, puisque certains membres étaient plutôt réticents à franchir ce pas vers plus de professionnalisme. Finalement, ils l'ont fait et Gregor Samsa est devenu le premier d'une longue série de groupes étrangers et surtout américains à confier leur business aux Luxembourgeois de Own Records.

Pourtant, ce geste leur aura coûté un peu plus de la moitié de leur personnel, qui a forcément changé en dix ans. « Des gens qui ont été membres du collectif dès le début, il ne reste qu'Hélio Camacho et moi-même », explique Valentin, « depuis peu nous avons une nouvelle recrue en la personne d'Emile Hengen, qui s'occupe de la distribution électronique de nos groupes. »

Fort de ce premier succès, Own Records s'est fait un nom petit à pe-



tit. « C'est surtout une histoire de rencontres personnelles et d'amitiés qui naissent entre des personnes unies par leur passion de la musique. » Et des amis, ils en ont à Own Records : « Nous avons des contacts un peu partout, nous connaissons par exemple les gars de Constellation Records au Canada, un peu avant même qu'ils se sont faits connaître sur la scène internationale. Maintenant, ils sont fameux pour héberger la crème de la crème du post-rock canadien, avec des groupes comme Godspeed ! You Black Emperor, Broken Social Scene ou encore Do Make Say Think. » Valentin évoque aussi les contacts étatsuniens, approfondis notamment en produisant un EP et un album de 31 Knots. Même s'ils ont entretemps signé sur Polyvinyl International et donc quittés le label luxembourgeois, ce groupe de Portland dans l'Oregon a fait des nombreuses tournées sur le vieux continent et émerveillé les salles luxembourgeoises plus d'une fois.

« Au début, nous ne savions pas vraiment ce que c'est qu'un label »

Une chose reste pourtant bien curieuse dans la politique du label : même si tous les groupes qu'il produit viennent de la scène underground et semblent avoir intériorisés le mantra du do-it-yourself, il reste difficile de reconnaître une ligne

conductrice dans les styles que jouent les différents groupes. On y trouve un peu de tout : du post-rock instrumental de Gregor Samsa, en passant par les envolées lyriques de 31 Knots, jusqu'à des projets comme Bexar Bexar, qui produit plutôt des bandes originales pour films inexistantes que de la « vraie » musique. « C'est que nous sommes toujours restés subjectifs dans nos choix. Et nous assumons notre subjectivité, c'est même un peu devenu notre devise », explique Valentin. Et de poursuivre : « Il faut d'abord qu'un groupe nous plaise avant qu'on le produise. Les arrière-pensées commerciales sont presque absentes. De toute façon, des trois personnes qui font ce label, aucune ne peut en tirer un revenu substantiel et l'argent gagné est directement investi pour garantir les sorties à venir. » C'est donc d'abord le luxe de la subjectivité que s'offrent les gens derrière Own Records, même si cette médaille a aussi une face cachée : celle d'éviter tout risque de profit.

Un reproche qu'on entend souvent lorsqu'on évoque Own Records dans les soirées hypées en ville, c'est leur prétendu élitisme. En effet, le label n'est pas vraiment un prophète dans son propre pays, avec sa tendance à produire et organiser des tournées pour des groupes étrangers, des Stades de préférence. « A ces gens-là je réponds toujours : Mais fais quelque chose toi-même, au lieu de nous critiquer. On ne force personne au Luxembourg d'aimer notre travail. » Et au

sujet des groupes luxembourgeois marquants dans leur catalogue, Valentin explique : « Je serais le premier à vouloir signer un bon groupe luxembourgeois, seulement pour l'instant il n'y en a pas un qui nous intéresse vraiment. Pour nous, entretemps, et grâce à notre carnet d'adresses, il est devenu plus facile de trouver un bon groupe américain à produire qu'un groupe luxembourgeois. »

Un choix assumé donc, et renforcé par le fait que même après dix années d'existence, Own Records n'est toujours pas sur la liste des organisations subventionnées par le ministère de la culture. « Même si je leur ai envoyé un dossier il y a exactement un an », raconte Valentin, « J'ai même téléphoné plusieurs fois avec le responsable de la musique Marco Battistella, mais nous n'avons pas eu de réponse. En fin de compte, nous préférons aussi notre indépendance. Et ainsi, nous évitons de devenir une association qui ne vit que pour les subventions - ce qui serait contraire à notre idéal. »

Pour l'instant donc, Own Records est surtout une machine bien huilée. « Nous avons un partage du travail bien organisé et chacun sait ce qu'il doit faire. Pas vraiment besoin de l'expliquer à chaque fois qu'on se voit. Moi, je suis en charge des tournées à organiser, de la promo et de la comptabilité. Hélio s'occupe du design et des sites internet et Emile fait la vente virtuelle. » C'est un job qui, selon Valentin, comprend des nuits entières passées devant des écrans

d'ordinateur ou au téléphone. Mais ça vaut le coup : « A chaque nouveau release, nous éprouvons une grande satisfaction qui nous fait continuer ». Même si à l'avenir, Own Records devra s'adapter aux nouvelles données d'un marché de la musique en pleine mutation. « Nous avons même pris du retard dans le secteur virtuel », admet Valentin, « mais entretemps nous vendons plus dans le virtuel que dans le réel, et c'est bon signe. De toute façon, un groupe se fait plus d'argent par les tournées et les concerts que par la vente des disques. » Et d'évoquer que la dégringolade des majors a aussi son côté positif pour les petites structures : « Beaucoup de groupes préfèrent se tourner vers des petites structures comme la nôtre, parce-qu'ils se disent que de toute façon, les majors ne foutent rien pour eux. »